Document généré le 3 juin 2025 13:58

Laval théologique et philosophique

Le nominalisme d'Ockham

Claude Panaccio

Volume 76, numéro 2, juin 2020

Panaccio, Ockham et la philosophie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1077444ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1077444ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Panaccio, C. (2020). Le nominalisme d'Ockham. *Laval théologique et philosophique*, *76*(2), 185–196. https://doi.org/10.7202/1077444ar

Résumé de l'article

Guillaume d'Ockham rejette l'existence des universaux, des relations et des quantités à titre d'entités distinctes, mais il reconnaît en même temps que la vérité des énoncés généraux, des énoncés relationnels et des énoncés quantitatifs dépend pour l'essentiel de ce qui se passe objectivement dans le monde. On montre ici comment l'idée ockhamiste de chose (*res*) résout cette tension apparente et l'on reconstruit à partir de là le programme nominaliste qui est celui d'Ockham : établir l'ontologie la plus économique possible et la défendre par une théorie sémantique appropriée.

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Laval théologique et philosophique, 76, 2 (juin 2020) : 185-196

LE NOMINALISME D'OCKHAM*

Claude Panaccio

Département de philosophie
Université du Québec à Montréal

*RÉSUMÉ : Guillaume d'Ockham rejette l'existence des universaux, des relations et des quantités à titre d'entités distinctes, mais il reconnaît en même temps que la vérité des énoncés généraux, des énoncés relationnels et des énoncés quantitatifs dépend pour l'essentiel de ce qui se passe objectivement dans le monde. On montre ici comment l'idée ockhamiste de chose (*res*) résout cette tension apparente et l'on reconstruit à partir de là le programme nominaliste qui est celui d'Ockham : établir l'ontologie la plus économique possible et la défendre par une théorie sémantique appropriée.*

*ABSTRACT : William of Ockham rejects the existence of universals, relations and quantities as distinct entities, but he accepts at the same time that the truth of general statements, relational statements and quantitative statements essentially depends on what is objectively going on in the world. The paper shows how the Ockhamistic idea of a thing (*res*) solves this apparent tension and reconstructs from there Ockham's nominalistic program, which consists in establishing the ontology in the most economical way and defending it with an appropriate semantic theory.*

I. TROIS THÈSES

Ce que j'appelle le « nominalisme » d'Ockham se ramène pour l'essentiel à trois thèses[1] :

* Des versions préliminaires de ce texte ont été présentées aux dixièmes « Rencontres de Montréal sur le nominalisme », tenues à l'Université du Québec à Montréal en mai 2015, et aux Midis du Laboratoire de philosophie ancienne et médiévale de la Faculté de philosophie de l'Université Laval en juin 2018. Je remercie les participants de leurs commentaires et de leurs questions.

1. Les écrits d'Ockham seront cités à partir de l'édition critique établie sous la direction de G. GÁL et publiée en deux séries : *Opera Theologica* [dorénavant : *OTh*], 10 vol., St. Bonaventure, The Franciscan Institute, 1967-1986 ; et *Opera Philosophica* [dorénavant : *OPh*], 7 vol., St. Bonaventure, The Franciscan Institute, 1974-1988. Les traductions françaises utilisées le cas échéant seront précisées en cours de route. Les meilleures études d'ensemble de la pensée d'Ockham sont : M. MCCORD ADAMS, *William Ockham*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1987, 2 vol. ; et A. MAURER, *The Philosophy of William of Ockham in the Light of Its Principles*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1999. Pour une introduction générale, voir P.V. SPADE, C. PANACCIO, « William of Ockham », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Summer 2019 edition (*https://plato.stanford.edu/entries/ockham/*).

(T1) Tout ce qui existe est ontologiquement singulier ; être un universel est un trait sémantique et non un trait ontologique : les universaux ne sont jamais que des signes[2].

(T2) Rien dans le monde naturel n'est ontologiquement une relation ; être une relation est un trait sémantique et non un trait ontologique : les relations dans le monde naturel ne sont jamais que des signes[3].

(T3) Les quantités ne sont pas distinctes, ontologiquement, des substances et des qualités : la distinction entre signes quantitatifs et signes substantiels ou qualitatifs n'est qu'une distinction dans la façon dont ces signes réfèrent à des substances ou à des qualités[4].

En bref : il n'y a pas de choses universelles dans le monde, pas de choses intrinsèquement relationnelles, pas de quantités qui soient distinctes des substances ou des qualités.

Soyons prudents, cependant. À strictement parler, il y a bel et bien des universaux pour Ockham. Les mots et les concepts existent en effet, ce sont des qualités sonores ou mentales, et certains d'entre eux sont, sémantiquement, des universaux dans la mesure où ils représentent plusieurs choses à la fois. De la même façon, il y a des relations dans le monde pour Ockham. Au sens strict le mot « relation » pour lui est un terme de second ordre — ce qu'il appelle un « terme de seconde intention[5] » — qui dénote non pas des choses extramentales, certes, mais d'autres termes, des termes relationnels abstraits, en l'occurrence, comme « paternité », « similitude », etc., lesquels existent réellement à titre de qualités, parmi les concepts comme parmi les mots[6]. Le terme « relation », en d'autres mots, équivaut chez Ockham à l'expression « terme relationnel » : on dira que le concept de « paternité », par exemple, qui est une qualité réelle dans l'esprit, *est* une relation puisqu'il est un terme relationnel[7]. Et

2. La critique ockhamiste du réalisme des universaux est développée surtout dans son *Ordinatio* [dorénavant : *Ord.*], I, dist. 2, quest. 3-8, *OTh* II, p. 74-292 ; et dans la *Summa logicae* [dorénavant : *SL*], I, chap. 15-17, *OPh* I, p. 50-62.

3. Pour la théorie ockhamiste des relations, voir surtout : *Ord.* I, dist. 30, quest. 1-3, *OTh* IV, p. 281-365 ; *Quodlibeta septem* [dorénavant : *Quodl.*], VI, quest. 8-30, *OTh* IX, p. 611-701 ; et *SL* I, chap. 49-53 (l'authenticité du chap. 51, cependant, est douteuse), *OPh* I, p. 153-177. Ockham admet que la théologie chrétienne oblige à poser, en Dieu notamment, l'existence d'entités purement relationnelles (voir *Ord.* I, dist. 30, quest. 4, *OTh* IV, p. 366-374), mais je m'en tiens ici à la position qu'il privilégie sur le plan proprement philosophique.

4. Sur le statut ontologique des quantités, voir notamment : *Expositio in librum Praedicamentorum Aristotelis* (dorénavant : *In Praed.*), chap. 10, *OPh* II, p. 203-230 ; *De quantitate* (au complet), *OTh* X, p. 3-85 (trad. en français par M. ROQUES dans *Guillaume d'Ockham, Traité sur la quantité. Traité sur le corps du Christ*, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. 1-75) ; *Quodl.* IV, quest. 23-33, *OTh* IX, p. 406-465 ; et *SL* I, chap. 44-48, *OPh* I, p. 132-153.

5. Voir *SL* I, chap. 49, *OPh* I, p. 155-156. Sur la notion de terme de seconde intention, voir *SL* I, chap. 12, *OPh* I, p. 41-44.

6. Les concepts dans la dernière théorie d'Ockham sont des qualités mentales. Bien qu'ils n'existent que dans l'esprit, ils sont aussi réels que les qualités physiques comme la couleur ou la chaleur. Les mots oraux, eux, sont des qualités sonores et les mots écrits des qualités du substrat sur lequel ils sont inscrits.

7. Il n'en découle pas que les choses extramentales auxquelles ce concept renvoie soient elles-mêmes des relations. Le concept de « paternité » par exemple, qui est un terme de première intention pour Ockham, ren-

les quantités aussi existent bel et bien. Contrairement aux universaux et aux relations, ce sont même en général des choses extramentales et extralinguistiques. Un arbre ou un cheval, par exemple, comme n'importe quel autre objet matériel, sont des « quantités » dans la mesure où ils sont composés de parties extérieures les unes aux autres[8]. Les quantités, donc, sont des choses, mais ce ne sont pas des choses additionnelles, distinctes des substances et des qualités. Le nominalisme d'Ockham consiste en définitive à nier que les universaux, les relations et les quantités appartiennent à des catégories ontologiques spéciales, autres que celles de substance ou de qualité.

Les thèses T1, T2 et T3 sont logiquement indépendantes les unes des autres. On pourrait être nominaliste par rapport aux universaux tout en étant réaliste par rapport aux relations ou aux quantités si l'on acceptait dans l'ontologie des relations ou des quantités purement singulières. Inversement, on pourrait admettre des universaux, mais non relationnels seulement ou non quantitatifs. Et ainsi de suite. Ockham, lui, souscrit aux trois thèses ; c'est un trait distinctif de son nominalisme. Et il y a chez lui une inspiration commune à ces trois positions : Ockham veut une ontologie aussi simple que possible. Qu'il maintienne une distinction réelle entre les substances et les qualités tient à ce que cela est requis, pense-t-il, pour expliquer certains changements accidentels : si un cheval change de couleur, il doit y avoir quelque chose qui reste le même — la substance — et quelque chose qui change — une qualité singulière en l'occurrence[9].

II. UNE ÉNIGME

Ce nominalisme ockhamiste a *prima facie* quelque chose d'étrange. Considérons T1 par exemple : il n'y a rien d'universel qui ne soit un signe. Ockham, pourtant, pense que les choses singulières sont réparties en genres et en espèces indépendamment de l'esprit et du langage. Deux chevaux sont cospécifiques l'un par rapport à l'autre sans que l'esprit humain y soit pour quoi que ce soit. Un chat et un cheval, de même, sont objectivement cogénériques l'un par rapport à l'autre[10]. Pourquoi dire dans ces conditions que les genres et les espèces n'existent pas indépendamment de l'esprit humain ? Comparons cette position d'Ockham avec le nominalisme du philosophe américain Nelson Goodman. Pour Goodman, nous construisons littéralement notre monde par le langage que nous parlons. Il n'y a pas un monde indépendant selon lui, mais une pluralité de mondes dont chacun dépend quant à sa structure du langage qui est utilisé pour le décrire. C'est pourquoi il parle des « façons de faire des

---

voie aux pères eux-mêmes et à leurs enfants, qui, eux, ne sont pas des relations : les pères et les enfants, en effet, ne sont pas des termes conceptuels ou linguistiques, mais des êtres vivants.

8. À la suite d'Aristote, Ockham parle de quantités continues quand les parties ont une limite commune où elles sont en contact, comme dans le cas de l'arbre ou du cheval, et de quantités discrètes quand elles n'en ont pas, comme dans le cas d'une armée ou d'un troupeau ; voir *In Praed.*, chap. 10, *OPh* II, p. 204-205.

9. Voir *Quodl.* VII, quest. 2, *OTh* IX, p. 706-708.

10. Voir à ce sujet C. PANACCIO, *Les mots, les concepts et les choses. La sémantique de Guillaume d'Occam et le nominalisme d'aujourd'hui*, Montréal, Bellarmin ; Paris, Vrin, 1992, p. 258-267 ; et « Guillaume d'Ockham et l'épistémologie des genres », dans C. GRELLARD, dir., *Miroir de l'amitié. Mélanges offerts à Joël Biard à l'occasion de ses 65 ans*, Paris, Vrin, 2017, p. 49-61.

mondes » (*ways of worldmaking*), des façons linguistiques en l'occurrence[11]. Et pour plusieurs aujourd'hui, l'étiquette même de « nominalisme » évoque un constructivisme de ce genre. De nouveau donc : à quoi rime-t-il pour Ockham de dire que les genres et les espèces n'existent pas hors de l'esprit et du langage s'il tient en même temps que des choses singulières peuvent être réellement cogénériques ou cospécifiques les unes par rapport aux autres indépendamment de l'esprit et du langage ?

Quelque chose d'analogue vaut pour T2. Quoique les relations n'existent pas hors du langage ou de l'esprit pour Ockham, il tient néanmoins que de nombreuses propositions relationnelles sont vraies indépendamment de l'esprit. Que cette pomme, par exemple, soit plus près de moi que ce verre d'eau là-bas est un fait objectif. Certes, la proposition selon laquelle la pomme est plus près de moi que le verre d'eau ne peut être vraie ou fausse, selon Ockham, que si elle est proférée ou pensée par quelqu'un[12], mais une fois qu'elle est ainsi produite, sa valeur de vérité dépend uniquement de la façon dont, objectivement, le monde se trouve[13]. On peut ici encore se poser la question : à quoi rime-t-il de nier que les relations existent hors de l'esprit et du langage si l'on veut maintenir de toute façon que la vérité ou la fausseté des énoncés relationnels, une fois qu'ils sont formulés, ne dépend ni de l'esprit ni du langage ?

Une hypothèse dans le cas particulier des relations pourrait être celle que défendait Paul Vincent Spade dans le dernier quart du siècle dernier[14] : les propositions relationnelles pour Ockham sont objectivement vraies ou fausses, mais uniquement dans la mesure où elles sont réductibles à des propositions non relationnelles. Cela donne lieu à une interprétation distinctive du programme nominaliste d'Ockham eu égard aux relations, comme aux quantités d'ailleurs. Ce serait, selon Spade, un programme *réductionniste*, dont l'objectif serait de ramener tous les termes relationnels ou quantitatifs à des combinaisons de ce que Guillaume appelle des « termes absolus », c'est-à-dire justement des termes non relationnels et non quantitatifs, des termes d'espèce naturelle notamment comme « cheval », « fleur », « animal », « feu », etc. C'est une interprétation bien ficelée, certes, mais j'ai essayé de montrer ailleurs qu'elle ne tient pas la route au regard des textes mêmes d'Ockham[15]. Le débat a porté en particulier sur la question technique de savoir s'il y a des termes connotatifs simples dans le langage mental tel que Guillaume d'Ockham le conçoit. Un connotatif

11. Voir notamment N. GOODMAN, *Ways of Worldmaking*, Indianapolis, Hackett, 1978.

12. Voir *Quodl.* III, quest. 13, *OTh* IX, p. 252 : « […] la vérité de n'importe quelle proposition concernant le monde requiert que cette proposition existe réellement ou qu'elle ait existé […] » (trad. par moi).

13. Ockham définit ainsi une « relation réelle » (par opposition à une relation de raison) : « […] lorsque sans aucune opération de l'intellect la chose est telle qu'elle est décrite par le terme relationnel (*relatio*) ou par le terme concret correspondant […], ce terme alors peut être appelé "relation réelle" […] » (*Ord.* I, dist. 30, quest. 5, *OTh* IV, p. 386 ; trad. par moi).

14. Voir notamment P.V. SPADE, « Ockham's Distinctions between Absolute and Connotative Terms », *Vivarium*, 13, 1 (1975), p. 55-76 ; ID., *Thoughts, Words and Things : An Introduction to Late Medieval Logic and Semantic Theory*, Version 1.2, voir *http://www.pvspade.com/Logic/index.html*, 1996, chap. 7 : « Connotation-theory », p. 187-239 ; et ID., « Three Versions of Ockham's Reductionist Program », *Franciscan Studies*, 56 (1998), p. 347-358.

15. Voir notamment C. PANACCIO, « Guillaume d'Ockham, les connotatifs et le langage mental », *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale*, 11 (2000), p. 297-316 ; et ID., *Ockham on Concepts*, Aldershot, Ashgate, 2004, chap. 4-6, p. 63-118.

chez lui est un terme qui renvoie en même temps à deux séries de choses individuelles, celles auxquelles il s'applique et qui en constituent l'extension, les cavaliers par exemple dans le cas du terme « cavalier », et d'autres auxquelles il ne s'applique pas mais qu'il évoque indirectement — « obliquement », dit Ockham —, les chevaux par exemple pour ce qui est de « cavalier[16] ». Les termes relationnels, précise-t-il, sont tous des connotatifs. Si l'interprétation que Spade a proposée du programme nominaliste d'Ockham était correcte, tous les connotatifs, y compris donc les termes relationnels, devraient être réductibles à des combinaisons de termes absolus et il n'y aurait pas, conséquemment, de concepts connotatifs simples dans l'esprit humain. Ockham, cependant, accepte bel et bien les concepts connotatifs simples et il peut le faire sans incohérence aucune, comme j'ai essayé de le montrer en détail. Quelles qu'en soient la richesse et la subtilité, l'interprétation de Spade est inadéquate et la question subsiste : à quoi bon nier l'existence réelle des relations si les propositions relationnelles sont réellement — et irréductiblement — vraies ou fausses indépendamment de l'esprit ? Cette question est strictement parallèle à celle que nous avions soulevée tout à l'heure au sujet des universaux et une autre semblable se pose au sujet des quantités. À quoi rime donc le nominalisme d'Ockham ?

III. LA NOTION DE CHOSE

La réponse tient à l'idée de « chose » (*res*). Ockham répète que toutes les *choses* sont singulières, que les universaux ne sont pas des *choses* hors de l'esprit et du langage, que les relations ne sont pas de « petites *choses* » (*parvae res*) entre les *relata*, que les quantités ne sont pas des *choses* distinctes des substances et des qualités. Arrêtons-nous donc à cette notion. Ockham écrit dans la *Somme de logique* que les mots « chose » (*res*) et « être » (*esse*) renvoient aux mêmes réalités, « mais l'un nominalement et l'autre verbalement[17] ». La différence entre les deux ne tient qu'à leurs modes grammaticaux. Cela revient à dire que le mot « chose » est le nom le plus général qui soit, celui qui s'applique à tout ce qui existe. Chaque chose, dit encore notre auteur, est un « étant par soi » (*ens per se*)[18].

Mais il y a plus. Il se révèle à l'examen que la choséité est gouvernée chez Ockham par deux principes fondamentaux : un principe de séparabilité et un principe de reliabilité. Le premier est bien connu des commentateurs. Je le formulerai ainsi :

— *Principe de séparabilité* : si deux *choses* sont distinctes (et aucune n'est une partie essentielle de l'autre), il y a un monde possible où l'une existe et pas l'autre.

Ockham, bien entendu, ne formule pas ce principe en termes de mondes possibles, mais en termes de ce que Dieu dans sa toute-puissance peut accomplir : de deux choses différentes (dont aucune n'est une partie essentielle de l'autre), Dieu peut

16. Voir *SL* I, chap. 10, *OPh* I, p. 35-38.

17. *SL* III-2, chap. 27, *OPh* I, p. 554 ; trad. fr. par J. BIARD *et al.* dans *Guillaume d'Ockham. Somme de logique III*, vol. 1, Mauvezin, TER, 2003, p. 207.

18. *SL* I, chap. 38 ; *OPh* I, p. 108.

toujours faire que l'une existe, mais pas l'autre[19]. Mais philosophiquement parlant, il est pertinent d'employer ici l'idiome des mondes possibles[20]. On a là, précisément, ce que David Lewis appelle « l'interdiction humienne des connexions nécessaires », qui, dit-il, « nous donne la meilleure prise sur la question de savoir quelles possibilités il y a[21] ». Ce principe va de pair chez Ockham avec un test épistémologique : « […] toute chose réellement distincte d'une autre, et dont aucune n'est une partie de l'autre », écrit-il, « peut être parfaitement conçue sans que l'autre chose soit conçue […][22] ». Le test, par contraposition, est le suivant : si *x* et *y* ne peuvent pas être conçus indépendamment l'un de l'autre, alors ce ne sont pas des choses distinctes. C'est ainsi que l'on est conduit à l'idée qu'il n'y a pas de choses universelles distinctes des singulières, ou de choses relationnelles distinctes des *relata*, ou de choses quantitatives distinctes des substances et des qualités. Au dire d'Ockham, en effet, on ne peut pas concevoir l'humain en général sans l'existence des humains singuliers, ni les relations sans les *relata*, ni les quantités sans les substances ou les qualités. Il n'en découle pas que la vérité des énoncés généraux, relationnels ou quantitatifs, doive dépendre de l'esprit, mais seulement qu'elle ne doive impliquer aucune autre existence que celle des substances et des qualités singulières.

Le principe de reliabilité a été moins remarqué dans la littérature secondaire et Ockham lui-même y insiste beaucoup moins. Mais il est aussi très important : « […] je dis », écrit notre auteur, « qu'il n'existe aucune chose (*res*) à laquelle ne puisse convenir quelque nom relationnel[23] ». En d'autres mots : il y a pour chaque chose distincte *x* un monde possible dans lequel il existe une autre chose *y* à laquelle la chose *x* est reliée d'une façon ou d'une autre. C'est ce que j'appelle le principe faible de reliabilité. Bien qu'il ne soit pas explicite à ce sujet, Ockham doit même admettre un principe plus fort :

— *Principe fort de reliabilité :* dans tous les mondes possibles où existent deux choses distinctes *x* et *y*, elles sont reliées l'une à l'autre d'une façon ou d'une autre (ne serait-ce que par le fait d'être distinctes l'une de l'autre[24]).

Il découle de cela que si les relations étaient elles-mêmes des choses distinctes, il existerait une infinité actuelle de choses dans tous les mondes possibles où il y en a

19. Cette idée joue un rôle important dans l'argumentation d'Ockham contre l'existence extramentale des universaux ; voir par exemple : *Ord.* I, dist. 2, quest. 4, *OTh* II, p. 115 ; *Ord.* I, dist. 2, quest. 5, *OTh* II, p. 159 ; et *SL* I, chap. 15, *OPh* I, p. 51.

20. Quant à la pertinence de l'idée des mondes possibles pour une reconstruction philosophique de l'ockhamisme, voir C. PANACCIO, *Les mots, les concepts et les choses*, p. 28.

21. D. LEWIS, « Truth-Making and Difference-Making », dans E.J. LOWE, A. RAMI, dir., *Truth and Truth-Making*, Montréal, Kingston, McGill-Queen's University Press, 2009, p. 111 (trad. par moi). Pour Ockham, seul Dieu fait exception à ce principe de séparabilité puisque s'il peut exister sans aucune autre chose, l'inverse cependant n'est pas vrai.

22. *Quodl.* VI, 8, *OTh* IX, p. 612 (trad. par moi) ; voir aussi *Ord.* I, dist. 30, quest. 1, *OTh* IV, p. 287.

23. *Quodl.* VI, 16, *OTh* IX, p. 644 (trad. par moi).

24. Ockham en effet traite « diversité » et « distinction » comme des termes relationnels ; voir notamment *Quodl.* VI, quest. 11, *OTh* IX, p. 625-629.

plus qu'une[25], une conséquence singulièrement indésirable à la fois pour des raisons d'économie ontologique et parce qu'elle est incompatible avec le principe de séparabilité[26].

Étant donné cette notion robuste de « chose » que définissent conjointement le principe de séparabilité et le principe fort de reliabilité, on comprend pourquoi les thèses T1, T2 et T3 sont attrayantes pour Ockham, sinon même inévitables. Si les universaux étaient des choses distinctes des singuliers, ces derniers n'en seraient pas séparables, contrairement à ce qu'exige le principe de séparabilité. Si les relations, de même, existaient dans le monde, elles enfreindraient tout autant le même principe puisqu'elles ne seraient pas séparables des entités ainsi reliées (une paternité, par exemple, ne pourrait pas exister sans un père et au moins un enfant) et elles entraîneraient en plus une indésirable régression à l'infini en vertu du principe fort de reliabilité. Et si les quantités étaient des choses distinctes des substances et des qualités, elles n'en seraient pas non plus séparables : comment une substance corporelle pourrait-elle exister sans être étendue, par exemple ? Ou comment une substance ou une qualité *a* et une substance ou une qualité *b* qui en est distincte pourraient-elles exister l'une et l'autre sans être deux ? Et l'on voit pourquoi, en même temps, T1, T2 et T3 n'entraînent aucun constructivisme radical comme celui de Goodman : ces choses qui satisfont aux principes de séparabilité et de reliabilité peuvent très bien être indépendantes de l'esprit et du langage.

IV. LE PROGRAMME NOMINALISTE

Quel est, sur cette base, le programme nominaliste d'Ockham ? Il n'est pas très explicite sur ce point, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais à partir de ce qu'il fait dans ses écrits et des thèses qu'il y défend, on peut reconstruire ainsi le programme en question : pour toute proposition vraie, l'ockhamisme doit être en mesure de montrer que la vérité de cette proposition ne requiert pas que les universaux, les relations ou les quantités soient des choses distinctes des substances et des qualités singulières. Outre la théorie ontologique elle-même, cela demande une sémantique précise. C'est exactement ce que propose Ockham en long et en large.

Qu'une sémantique détaillée soit nécessaire à ce programme, il est aisé de le voir. Il s'agit en effet de rendre compte de la vérité de certaines propositions en les rapportant aux choses que cette vérité requiert. Mais la vérité des propositions, justement, est un trait sémantique. Rendre compte de la vérité de certaines propositions en les rapportant aux choses que cette vérité requiert revient à expliciter les engagements ontologiques qu'entraîne l'adhésion à ces propositions-là. Cela demande que les con-

25. En vertu du principe fort de reliabilité, s'il existe deux choses distinctes dans un monde donné, elles ont l'une avec l'autre une relation quelconque. Si donc cette relation est une chose distincte, elle aura, en vertu du même principe, des relations avec les deux autres. Ces relations seront donc, elles aussi, de nouvelles choses. Et ainsi de suite à l'infini. Ockham invoque explicitement l'argument de la régression à l'infini dans *Ord.* I, dist. 30, quest. 1, *OTh* IV, p. 292-293.

26. Les deux choses originales dans l'argument de la note précédente seraient inséparables de cette infinité de relations qui devraient alors les accompagner.

ditions de vérité de ces propositions soient rendues explicites de telle façon que soient manifestes les engagements ontologiques qui leur sont associés. C'est précisément ce que fait Ockham encore et encore. Il présuppose des propositions qu'il tient pour vraies, certaines sur la base de l'expérience ordinaire (« il y a ici une pomme », « elle est rouge », etc.), d'autres sur la base de la tradition philosophique ou scientifique qui était la sienne (« les hommes sont des animaux rationnels », « l'homme est une espèce », « un universel est ce qui est prédicable de plusieurs », etc.), et d'autres encore sur la base de la foi et de la théologie chrétiennes de son temps (« Dieu est tout-puissant », « l'Antéchrist existera », etc.). Il met alors en place une machinerie sémantique élaborée pour montrer que ces propositions n'engagent pas celui qui les accepte à reconnaître dans le monde naturel l'existence des universaux, des relations ou des quantités comme des choses distinctes des substances et des qualités singulières.

C'est là, à bien y penser, la bonne méthode en ontologie. Non que l'ontologie doive se réduire à la philosophie du langage. Les arguments par lesquels Ockham rejette la réalité extramentale des universaux et des relations ou l'existence distincte des quantités sont basés le plus souvent sur des considérations d'ordre métaphysique comme le principe de séparabilité, des considérations proprement logiques comme le principe de non-contradiction, ou des considérations méthodologiques comme la maxime d'économie que l'on a par la suite appelée le « rasoir d'Ockham » bien qu'il n'en fût ni l'inventeur ni le seul partisan parmi ses contemporains[27]. Mais une fois atteinte par ces voies une idée relativement claire des types de choses que l'on veuille accepter dans une ontologie parcimonieuse — des substances et des qualités singulières dans celle d'Ockham —, le test crucial consiste à montrer que les propositions que nous tenons pour vraies ne requièrent l'existence réelle de rien d'autre. Ces propositions, bien entendu, ne sont plus pour les philosophes d'aujourd'hui les mêmes que pour Ockham. On ne reconnaît plus volontiers l'autorité de l'aristotélisme en philosophie ni celle de la foi catholique en matière de religion. Mais quels que soient les énoncés que l'on tienne pour vrais — et il doit y en avoir, de toute évidence —, l'approche est encore recommandable d'essayer de les rendre compatibles avec une ontologie économique. Or cela ne peut se faire en considérant isolément chaque énoncé. Une théorie sémantique est nécessaire, qui nous permette de traiter ensemble de larges groupes de propositions vraies (ou présumées telles), non seulement « l'homme est une espèce » par exemple, mais aussi à l'aide du même appareil sémantique « le cheval est une espèce », « l'érable est une espèce », « l'animal est un genre » et ainsi de suite.

V. L'APPAREIL SÉMANTIQUE

Ockham dans cette perspective recourt principalement à deux séries d'outils : la théorie des conditions de vérité, d'une part, formulée, pour les propositions élémen-

27. Le principe du « rasoir d'Ockham » invite à ne pas multiplier les entités sans nécessité dans une explication quelconque. Sur son utilisation par Ockham, voir en particulier A. MAURER, « Method in Ockham's Nominalism », dans ID., *Being and Knowing. Studies in Thomas Aquinas and Later Medieval Philosophers*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1990, p. 403-421.

taires, en termes de *suppositio* des sujets et des prédicats ; et la théorie de la connotation et des définitions nominales, d'autre part[28].

Pour voir, d'abord, comment Ockham utilise la théorie des conditions de vérité et de la *suppositio* pour tester l'ontologie, considérons à titre d'exemple simple l'énoncé « l'homme est une espèce », que l'on présupposera vrai aux fins de cette discussion. La théorie ockhamiste des conditions de vérité, telle qu'elle est exposée en détail dans la deuxième partie de la *Somme de logique*, veut qu'une proposition affirmative élémentaire comme celle-ci soit vraie si et seulement si le prédicat « suppose » dans cet énoncé pour la ou les choses pour lesquelles le sujet suppose[29], la « supposition » ici étant comprise comme la référence d'un terme aux réalités dont il tient lieu dans cet énoncé[30]. Dans notre exemple, Ockham dira que le terme sujet « homme » ne suppose pas ici pour chacun des humains singuliers comme il le fait dans son usage le plus habituel, la *suppositio personalis* (l'énoncé dans ce cas serait faux puisque pris un à un, chaque être humain n'est pas une espèce), mais qu'il est pris en « supposition simple » (*suppositio simplex*). La plupart des contemporains d'Ockham pensaient que l'énoncé « l'homme est une espèce » requiert pour sa vérité l'existence d'une nature commune, la nature humaine en l'occurrence. Mais Ockham, lui, voit la supposition simple comme un usage spécial par lequel un terme représente le concept auquel il est associé plutôt que des choses extérieures[31]. Étant donné sa théorie des conditions de vérité, cela demande que le prédicat « espèce » suppose lui aussi pour des concepts dans « l'homme est une espèce ». Tel est bien le cas, dit Ockham, si on le voit comme un « terme de seconde intention », un terme de second ordre, donc, qui, justement, ne renvoie qu'à des concepts[32]. Et les concepts, comme on l'a dit, sont acceptables dans l'ontologie d'Ockham : ils sont tenus par lui pour des qualités singulières d'esprits singuliers. Cette analyse, en outre, n'est pas *ad hoc*. Le recours à la supposition simple du côté du sujet et à la notion d'intention seconde du côté du prédicat permet de rendre compte d'un large groupe de propositions vraies comme « le cheval est une espèce », « l'animal est un genre », etc., tout en évitant les difficultés auxquelles se heurte l'analyse réaliste aux yeux d'Ockham.

Ce n'est là qu'un exemple, d'autres sortes de propositions sont traitées différemment sur la base de la théorie des conditions de vérité. Mais le processus reste le même : l'ockhamisme veut montrer pour chaque groupe de propositions élémentaires vraies que leur vérité ne requiert rien d'autre que des substances ou des qualités singulières à titre de référents (ou *supposita*) de leurs sujets et de leurs prédicats. Le principe sous-jacent est le suivant : tout ce qui doit être posé comme *suppositum* d'un

28. J'ai proposé une reconstruction de la sémantique ockhamiste dans *Les mots, les concepts et les choses*, p. 23-67.

29. Voir *SL* II, chap. 2-20, *OPh* I, p. 249-317.

30. Voir *SL* I, chap. 63, *OPh* I, p. 193-195.

31. Voir *SL* I, chap. 64, *OPh* I, p. 196. Ainsi conçue, la supposition simple est comparable à la supposition matérielle (*suppositio materialis*) comme celle de « cheval » dans « cheval est un nom » : il s'agit dans les deux cas d'un usage autonymique spécial par lequel le terme tient lieu de lui-même comme signe — conceptuel dans un cas, oral ou écrit dans l'autre — plutôt que de ses référents habituels.

32. Sur la notion de « terme de seconde intention », voir *SL* I, chap. 12, *OPh* I, p. 41-44.

terme dans une proposition vraie est une *chose* (ou l'a été, ou le sera, ou peut l'être — selon le temps et la modalité de la proposition en question).

Un deuxième groupe d'outils sémantiques est mis à contribution par le nominalisme d'Ockham pour tester l'ontologie : la connotation et les définitions nominales. L'idée est que certains termes, les connotatifs, ne « supposent » pour quoi que ce soit que s'ils évoquent en même temps certaines autres choses réelles qui pourtant ne font pas partie de leurs *supposita* (sinon accidentellement)[33]. Prenons l'énoncé « Socrate est blanc ». Il est vrai, selon les conditions de vérité ockhamistes, si et seulement si le prédicat « blanc » y suppose pour cela dont le sujet « Socrate » tient lieu, Socrate lui-même en l'occurrence. Mais « blanc », pour Ockham, est un terme connotatif : il ne supposera pour un objet dans son usage normal — la « supposition personnelle » — que si cet objet est relié d'une façon bien précise à une certaine qualité singulière de blancheur, qu'il en soit en l'occurrence le substrat. Cette blancheur, si elle existe, est dite être connotée par le terme « blanc », même si ce terme ne suppose pas pour elle[34]. La vérité de « Socrate est blanc » requiert ainsi non seulement l'existence des *supposita* du sujet et du prédicat, mais celle aussi de la chose qui doit être connotée, la blancheur de Socrate en l'occurrence. L'énoncé en question, pour autant, peut très bien être vrai sans l'existence d'aucune propriété universelle (puisque la blancheur connotée dans ce cas est une qualité singulière), ni d'aucune relation (puisque rien dans l'énoncé ne suppose pour ni ne connote une relation[35]), ni d'aucune quantité distincte de Socrate et de sa blancheur. L'engagement ontologique entraîné par notre adhésion à « Socrate est blanc » est révélé non seulement par la *suppositio* du sujet et par celle du prédicat, mais aussi par la connotation du terme « blanc ». C'est ce qui rend la théorie de la connotation si importante dans le nominalisme d'Ockham : elle aide à clarifier les engagements ontologiques véhiculés par certaines phrases réputées vraies, celles qui comportent des termes connotatifs, et permet de voir qu'elles ne requièrent rien d'autre, elles non plus, que des substances et des qualités singulières.

Une caractéristique des connotatifs, au dire d'Ockham, est qu'ils ont tous des *définitions nominales*. La fonction de celles-ci, comme j'ai voulu le montrer en quelques occasions, est de rendre manifestes ces engagements ontologiques qui sont associés à la connotation[36]. Que le terme « blanc », par exemple, puisse être défini par l'expression « une chose ayant une blancheur » montre que son utilisation normale dans un énoncé affirmatif engage à accepter l'existence réelle de la chose qui est le substrat d'une blancheur (une substance singulière en l'occurrence, dénotée par le mot « chose » dans la définition) et de la blancheur elle-même (une qualité singulière,

33. Voir *SL* I, chap. 10, *OPh* I, p. 35-38.

34. Une blancheur n'est pas elle-même blanche pour Ockham. Une chose est blanche en effet lorsqu'elle est le substrat d'une blancheur singulière. Or une blancheur n'est jamais le substrat d'une autre blancheur.

35. Pour que « blanc » suppose pour Socrate, il est vrai, celui-ci doit être relié à une blancheur d'une certaine façon, mais il n'y a nul besoin de chosifier la relation : « blanc » ne connote que la blancheur en question.

36. Voir notamment C. PANACCIO, « Connotative Concepts and Their Definition in Ockham's Nominalism », dans J. BIARD, I. ROSIER-CATACH, dir., *La tradition médiévale des Catégories (XIIe-XIVe siècles)*, Louvain, Peeters, 2003, p. 141-155 ; et PANACCIO, *Ockham on Concepts*, chap. 5 : « The role of nominal definitions », p. 85-102.

dénotée par le mot « blancheur » dans la définition). Les définitions nominales ne visent pas à l'élimination des connotatifs, comme le pensait Spade, mais à l'élucidation des engagements ontologiques qui sont véhiculés par les énoncés affirmatifs dans lesquels ils figurent.

Je ne puis, pour cette raison, m'accorder avec Rondo Keele lorsqu'il écrit dans son petit *Ockham Explained*, au demeurant fort bien fait, que « [l]à où les termes connotatifs et les définitions nominales sont en jeu, aucune métaphysique n'est en jeu et il ne saurait y avoir de profonds débats ontologiques[37] ». La connotation ockhamiste, au contraire, a le même impact ontologique que la *suppositio*. Mon affirmation « Socrate est blanc » m'oblige à accepter l'existence d'une blancheur autant que celle de Socrate et mon affirmation « Julie est mère » m'oblige à accepter l'existence d'un enfant (connoté par le mot « mère ») tout autant que celle de Julie elle-même. Il peut donc y avoir de « profonds débats ontologiques » quant au statut des choses qui sont connotées, comme il peut y en avoir quant au statut des *supposita*. Une fois reconnu, par exemple, que l'on est engagé par l'usage du terme « blanc » à l'existence d'une blancheur, on peut encore diverger d'opinion quant à la sorte de chose dont il s'agit là. Même lorsque Guillaume pose, comme il le fait souvent, qu'un certain terme connote *que* ceci ou cela est le cas, il veut encore dire que ce terme connote une certaine *chose*, une proposition en l'occurrence, celle qui affirme que ceci ou cela est le cas. Les propositions en effet sont bel et bien des choses dans l'ontologie d'Ockham, ce sont des qualités mentales, orales ou écrites[38].

En pratique, donc, le critère d'engagement ontologique utilisé par Ockham est le suivant (pour employer une formulation parallèle à celle de Quine, quoique bien différente sur le fond[39]) : des entités d'une certaine sorte sont requises par un discours donné si et seulement si certaines d'entre elles doivent être les corrélats sémantiques de certains termes pour que ce discours soit vrai[40]. Les corrélats sémantiques, dans la théorie d'Ockham, sont les *supposita* d'une part et les *connotata* de l'autre.

CONCLUSION

Le nominalisme d'Ockham, bref, comporte deux aspects. Il s'y trouve d'abord un certain nombre de thèses proprement ontologiques quant aux sortes de choses qui existent — ou qui n'existent pas. Ces thèses — T1, T2 et T3 en particulier — sont

37. R. KEELE, *Ockham Explained. From Razor to Rebellion*, Chicago, Open Court, 2010, p. 58-59 en caractères gras (trad. par moi) ; la phrase est répétée avec la même insistance en p. 78.

38. Voir par exemple *SL* I, chap. 24, *OPh* I, p. 80-81, où Ockham explique qu'un terme peut connoter une proposition « existant ou pouvant exister dans l'esprit » ; un exemple en est donné en *SL* I, chap. 18, *OPh* I, p. 64, où Ockham dit que le terme « quantité » connote une proposition comme « ceci a des parties extérieures les unes aux autres ».

39. Voir W.V.O. QUINE, « On what there is », dans ID., *From a Logical Point of View*, New York, Harper and Row, 1963, p. 1-19.

40. Sur l'utilisation implicite de ce critère par Ockham, voir C. PANACCIO, « Ockham's Commitment to Merely Possible Beings », à paraître dans L. CESALLI *et al.*, dir., *Ontological Commitment in Medieval Logic* (j'essaie de montrer dans ce texte que le critère en question oblige Ockham à l'admission ontologique d'entités qui ne sont que possibles).

appuyées par des arguments à caractère logique, métaphysique ou théologique, et par des exigences de parcimonie, destinés à montrer que l'acceptation des universaux, des relations ou des quantités, comme *choses* distinctes conduit à des conséquences indésirables comme des contradictions, des régressions à l'infini ou une multiplication superflue des sortes d'entités. Le défi ensuite est de montrer que cette ontologie est acceptable et même plausible étant donné les propositions qu'indépendamment nous tenons pour vraies. C'est là que la théorie sémantique entre en jeu avec la *suppositio* et les conditions de vérité d'une part, la connotation et les définitions nominales d'autre part. Pour chaque proposition vraie (ou tenue pour telle) contenant un terme général, un terme relationnel ou un terme quantitatif, il s'agit alors de montrer que cette proposition peut être acceptée sans qu'aucun de ses termes ne renvoie par référence ou par connotation à quoi que ce soit d'autre que des substances ou des qualités singulières.

Que l'on endosse ou non les thèses T1, T2 et T3 d'Ockham, ou les principes métaphysiques qui régissent la choséité dans son approche, la méthode générale qui est là mise en œuvre constitue à mes yeux la bonne façon de faire de la métaphysique. C'est ce que j'appelle l'*onto-sémantique* : réduisez les catégories ontologiques au plus petit nombre possible par tous les arguments qui soient pour cela pertinents ; et testez ensuite la suffisance des catégories qui restent en vous appuyant sur une analyse sémantique plausible des énoncés qu'indépendamment vous tenez pour vrais[41].

41. Peut intervenir là, bien entendu, le jeu de ce que John RAWLS appelle un « équilibre réfléchi » (*A Theory of Justice*, Cambridge, Harvard University Press, 1971, p. 20) : on peut en venir à renoncer en cours de route à certains énoncés qui de prime abord nous semblaient vrais.